

Sans déconner

Recueil de cinq nouvelles

par
Mischa Perahya

-

Crispine
Le raccourci
Panique à l'hôpital
Les remords
L'ultime mission

Crispine

Michael Helmery, 18 ans, déjeunait à la table du jardin avec sa mère et son petit frère de 5 ans. Face à lui, assise à côté de sa mère, se trouvait sa cousine de 15 ans, Crispine.

(Mme Helmery) :

- Alors qu'est-ce que vous avez fait hier soir ?

(Crispine) :

- J'ai lu le livre que Michael m'a passé. C'était vraiment chouette.

(Mme Helmery, se tournant vers son fils) :

- J'y crois pas. Tu t'es débarrassé de ta cousine en lui refilant un bouquin ?

(Michael) :

- Mais pas du tout. J'ai adoré ce bouquin.

(Mme Helmery) :

- Mais bien sûr.

(Michael) :

- Mais c'est vrai. J'ai vraiment adoré ce bouquin, je voulais le lui faire découvrir.

(Crispine) :

- Ça ne fait rien Mme Helmery. Je suis très contente que Michael m'eût fait découvrir ce livre. Cela raconte l'histoire d'une jeune fille qui attend indéfiniment le retour de son fiancé qui a pris la mer. Jusqu'au jour où elle en a marre et qu'elle décide de partir à sa recherche.

Michael et sa cousine Crispine marchaient dans les rues de la ville. Michael devait se rendre à un rendez-vous pour un "business". Sa mère l'avait obligé à emmener Crispine avec lui. Crispine était habillée en black bloc, toute en noir, avec des chaînettes en argent suspendues à la ceinture, et un keffieh palestinien blanc et noir en écharpe autour du cou.

Crispine tapota sur l'épaule de Michael afin d'attirer son attention sur quelque chose qu'elle venait de voir.

(Crispine) :

- J'hallucine !

Michael et Crispine se trouvaient devant un restaurant de taille modeste (30 ou 40 couverts). Crispine entra dans l'embrasement de la porte et gueula : - Eh oh ! c'est qui le patron ici ?!!

Michael ne comprenait rien à ce qui se passait. Crispine revint sur le trottoir, sorti son smartphone et activa l'enregistrement vidéo.

Le patron, un homme d'une quarantaine d'années, très légèrement enrobé sorti.

- C'est moi, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

(Crispine, en train de filmer le patron) :

- C'est quoi ça ? (elle lui désignait du doigt une annonce scotchée sur la vitrine du restaurant).

(Le patron) :

- Ça ? C'est une annonce "RECHERCHE SERVEUSE".

(Crispine) :

- euuuh.....ouais. Et pourquoi une serveuse ? enfin je veux dire : un serveur n'est-il pas capable de faire le même travail qu'une serveuse ? (*Crispine, s'exprimant calmement mais de manière désinvolte:*) non mais vas-y écris carrément recherche serveuse gros nibards super bien gaulée afin que la clientèle masculine puisse lui reluquer le cul, là au moins ça aura le mérite d'être honnête. Moi et mes amies des associations féminines on va te traîner jusqu'à la 17ème chambre correctionnelle pour harcèlement sexiste et te faire cracher 10 000 euros d'amende. Tiens d'ailleurs je viens de publier ta tronche sur le hashtag "Balance ton porc".

Michael se tapa le front avec sa main. *Non mais elle pas sortable* pensa-t-il.

Michael entraîna sa cousine avec lui :

- Allez viens on se barre !

Un peu plus tard, Michael et Crispine marchaient toujours dans la rue.

(Michael) :

- Bon, on arrive. J'ai un petit business à régler. Tu m'attends là, et tu fais aucune connerie.

Michael alla retrouver un jeune homme à l'angle de la rue. Michael lui passa discrètement quelque chose. Pour nos plus jeunes lecteurs, on va dire que c'était comme des sortes de feuilles de menthe (j'ai bien dit "comme") coupées de façon extrêmement menue, et enveloppées dans un sachet en plastique. Le jeune homme passa discrètement à Michael deux bons gros billets de 100 €.

FIN

Le raccourci

Le jeune homme, déjà habillé, descendit les escaliers de la maison dans laquelle il vivait et se présenta devant l'entrée d'une grande cuisine luxueuse. Une femme d'une cinquantaine d'année, elle aussi déjà habillée, était assise dans la cuisine en train de beurrer des biscottes.

(Le jeune homme, à l'adresse de la dame) :

- Bonjour mère. Vous semblez rayonnante ce matin.

(La mère) :

- Merci Jean-Charles. Jean-Charles, vous n'avez pas oublié que ce soir nous sommes invités à la réception de l'ambassadeur.

(Jean-Charles) :

- Je n'ai pas oublié Mère. Les réceptions de l'ambassadeur sont toujours réputées pour le bon goût du maître de maison, un goût raffiné qui charme toujours les invités. Cependant mère, je souhaiterais me rendre cette fois-ci à l'ambassade à pied.

(La mère) :

- Mais cela est une sacrée marche.

(Jean-Charles) :

- L'exercice me fait du bien. J'en ai besoin. Mon costume et mes chaussures seront soigneusement enveloppées dans mon sac à dos. Je me changerai dans les commodités de la brasserie Providence qui se trouve juste à côté de l'ambassade. Quant à la transpiration, j'utiliserai un déodorant anti-transpiration.

(La mère) :

- Et bien soit.

Il était 4 heures de l'après-midi. Jean-Charles commença sa longue marche en direction de l'ambassade, dont la réception devait avoir lieu à 20h00. Il avait dans son sac-à-dos tout ce qu'il avait prévu ainsi qu'une petite bouteille d'eau. Le trajet était composé essentiellement de grandes artères, voire de nationales, avec parfois la présence de grands immeubles, et parfois l'absence de tout immeuble. En clair, c'était une zone plus ou moins dégagée. Jean-Charles senti un léger point de côté, mais rien de grave.

Jean-Charles jeta un regard sur le côté. Il contempla l'immense zone industrielle qui se trouvait sur sa gauche. Cette zone était quasi-désertique, certains endroits étaient carrément déserts, dans d'autres il y avait un peu de circulation mais pas tant que ça. C'était une zone qui contenait de nombreux entrepôts de dépôt d'acier, ou de stockage de toutes sortes de fournitures et machines nécessaires au BTP (Bâtiment et Travaux Publics). C'était une zone qui contenait un canal et des ponts-piétons pour traverser le canal. Mais malgré tout ce béton, la municipalité avait agrémenté toute cette zone de quelques arbres ici et là, mais pas tellement, avec quelques petits plans de gazon fraîchement tondu.

Cette zone contenait, en plus de tous ces entrepôts, également quelques bâtiments de bureaux, de 2 ou 3 étages maximum, qui en général contenait des bureaux de compagnie d'assurance, ou de location de voiture.

(Jean-Charles, songeant en son esprit) :

- La route normale que je suis censé prendre fait une grande boucle autour de la zone industrielle. Pourquoi ne pas couper directement cette zone industrielle ? ça me fera gagner du temps. Même si je n'ai pas en tête le chemin exact que je dois suivre, il me suffit juste d'avancer tout droit en gardant grosso modo la même direction, logiquement je devrais arriver à l'autre bout.

Jean-Charles s'engagea. Une petite voix murmura alors dans sa tête :

- c'est une idée à la con.

Mais Jean-Charles chassa cette pensée et s'engagea dans la zone industrielle.

Jean-Charles commençait effectivement à se perdre. Son plan initial avait été d'avancer en ligne droite, mais souvent on est obligé de bifurquer à cause de la présence de grands entrepôts. Jean-Charles était carrément perdu. Il errait d'usine désaffectée en usine désaffectée. Il arriva sur l'un des ponts qui enjambaient le canal. Il vit une pancarte. Jean-Charles se senti soulagé, enfin un plan de la

zone, ça lui permettra de se localiser, peut-être pas de manière parfaite, mais suffisamment pour sortir de cette zone de la "4ème dimension" (*du nom de cette mythique série des années 60*). Voici la pancarte :

LE SECTEUR N°8 Pour la petite histoire...

Le saviez-vous ?

Le secteur n°8 fut au début du 20ème siècle le plus important centre névralgique du commerce du fer. Les ouvriers avaient autrefois un bon salaire dans ce secteur et étaient heureux de participer à cette grande aventure que constituait le commerce du fer. Mais au début des années 80, cette zone tomba peu à peu en décrépitude.

- Mais qu'est-ce que je m'en bats les miches ?! s'écria Jean-Charles à bout de nerfs.

Jean-Charles décida de longer une artère routière qui passait à 50 mètres de là, au travers de la zone industrielle. Cette artère ne contenait presque rien, sinon de vieilles vitrines poussiéreuses de locaux commerciaux à l'abandon, et à de très rares occasions une supérette en activité où le seul aliment calorique qu'on pouvait s'acheter était une barre de Snickers.

Jean-Charles marchait sur le trottoir le long de cette artère routière, où quelques véhicules passaient et quelques passants pas trop nombreux circulaient. Soudain il eut une envie de dormir. Il n'en était pas étonné. Jean-Charles était un hypersomniaque. Ça lui arrivait parfois, sans savoir pourquoi, d'être pris d'une brusque envie de dormir (il fallait sérieusement qu'il pense à consulter un spécialiste ou un endocrinologue). Tout ce dont il avait besoin pour l'instant, c'était de s'étendre, et de dormir. Une demi-heure serait l'idéal, mais vu son timing, il ne pouvait se permettre que 5 minutes seulement.

Jean-Charles s'allongea par terre sur le trottoir, tenant son sac à dos comme un oreiller, et goûta à la joie du sommeil. Soudain :

- Bonjour monsieur, vous allez bien ?

Jean-Charles ouvrit un œil. Un passant, portant un chapeau de ville, était penché au-dessus de lui.

- Ouais ouais ça va, lui dit Jean-Charles.

- Vous êtes sûr ? Vous ne voulez pas que j'appelle une ambulance ?

- Mais non, je vais très bien.

- Vous êtes certain ? Vous avez besoin de manger quelque chose, du sucre ?

Jean-Charles se leva. "Non je vous remercie tout va très bien. Bonne journée". Jean-Charles s'éloigna. 200 mètres du loin, il décida de poursuivre sa sieste qui avait été interrompue. Il s'allongea par terre et tint son sac à dos comme un oreiller. Il savoura le repos pendant une minute, et soudain :

- Monsieur tout va bien ?

Jean-Charles ouvrit un œil. Un dame d'une soixantaine d'année, avec un chapeau, était face à lui, et lui avait posé cette question.

- Oui je vais très bien Madame.

Jean-Charles referma les yeux.

- Vous êtes certain ? Insista la dame. Vous avez besoin d'un médecin ?

Jean-Charles se leva. "Bonne fin de journée madame". Jean-Charles s'éloigna.

Jean-Charles essaya à plusieurs reprises de dormir, mais à chaque fois quelqu'un venait lui demander s'il allait bien.

Jean-Charles en eut ras la casquette. Il promena son regard en direction d'une benne de travaux posée sur le trottoir, il vit dedans de vieilles cordes usées, un montant en bois avec une base bombée lourde, et une planche en bois de forme carrée d'environ 60x50 cm peinte en blanche. Jean-Charles eut un éclair de génie, ce même éclair de génie qui traverse celui qui à chaque fois suggère "Séparons-nous" dans les films de type "slasher" (type Vendredi 13, Souviens-toi l'été dernier etc...).

Il noua la planche sur le montant grâce aux cordes, mais avant cela il avait pris soin d'écrire au gros marqueur noir sur la planche blanche de manière bien visible l'inscription : JE VAIS BIEN.

Jean-Charles utilisa le reste des cordes pour les passer en bandoulière et pouvoir ainsi porter cette pancarte sur le dos, ce qui serait plus aisé à transporter.

Jean-Charles poursuivit sa route en courant à petits pas, avec sa pancarte sur le dos, à la manière de Link portant son épée sur le dos. Il s'arrêta, posa sa pancarte sur sa base bombée, de sorte à ce qu'elle fût dressée droite, et s'allongea au pied de la pancarte, tenant son sac à dos comme un oreiller et commençant à savourer le sommeil. Il appréhendait le moment où quelqu'un viendrait lui demander s'il allait bien, mais grâce à la pancarte JE VAIS BIEN, personne ne vint l'importuner.

5 minutes plus tard, Jean-Charles se leva, bien qu'il eût préféré continuer à dormir, mais il avait des obligations. Il était attendu à l'ambassade.

Le jour commençait à décliner lentement. Le ciel prenait peu à peu une teinte bleuâtre, et les premières étoiles commençaient à apparaître dans le ciel. Jean-Charles serait en retard à l'ambassade, ça ne faisait aucun doute, mais pas trop en retard non plus, donc ça allait. La nuit était déjà tombée alors que Jean-Charles continuait à courir à petits pas, sa pancarte sur le dos.

Soudain il ressentit une douleur aigüe dans le haut de l'abdomen au niveau du foie. Ce point de côté qu'il avait ressenti au tout début plusieurs heures auparavant ne devait certainement pas être un point de côté mais plutôt quelque chose de plus grave. Jean-Charles se sentait extrêmement mal. Il retira la pancarte qu'il avait sur le dos.

- Oh non. Je crois que je suis en train de mourir. aaarrgghh...

Jean-Charles se laissa tomber. Son corps tremblotait et était en détresse. À côté de lui se trouvait éclairée à la lumière du lampadaire la pancarte JE VAIS BIEN.

FIN

Panique à l'hôpital

Victor Marciano, chef d'une petite entreprise, roulait en voiture sur une nationale dans une zone semi-urbaine, à la limite entre le monde rural et le monde urbain. Autour de lui, de part et d'autre de la route, se trouvaient des champs ainsi que des espaces vides de toute habitation. À sa droite sur le siège passager se trouvait Youssouf Messaoud-Messaoud, son principal employé et homme de confiance. Youssouf avait les clés des locaux de l'entreprise et connaissait les codes de l'alarme. Sa fonction était polyvalente : il faisait les cartons, passait le balai, il faisait un peu de tout, il s'occupait aussi de faire certaines livraisons. Sur la banquette arrière se trouvaient Nathan et

Déborah, les deux enfants de Victor, de respectivement 16 et 14 ans, en train de jouer à la Switch (*console portable de Nintendo*).

(Déborah) :

- Est-ce qu'il y aura des gâteaux au miel pendant les fêtes ?

(Victor) :

- Évidemment.

(Nathan) :

- Tu vas finir grosse comme Winnie l'ourson.

(Déborah) :

- Ta gueule Porcinet ! Espèce de 'Halouf !

Victor était songeur. Winnie l'ourson. Comment s'appelait déjà cette forêt dans laquelle vivaient Winnie et tous ses amis ? La forêt des rêves bleus ? Non. La forêt des rêves perdus. Ou alors peut-être que c'était bel et bien la forêt des rêves bleus. Ah ! il ne savait plus.

Victor gardait les yeux dans le vide, perdu dans sa réflexion. C'était la forêt des rêves bleus ou la forêt des rêves perdus ?

Youssef remarqua que quelque chose tracassait son chef, mais il préféra ne rien dire. C'était sa nature réservée.

Cette question me taraude. Il faut absolument que j'en aie le cœur net.

Victor activa la page de recherche Google sur l'écran de sa tablette fixée au tableau de bord. Aucune connexion 4G. On était en pleine zone rurale et la 4G était inaccessible.

Il faut absolument que je trouve un wifi, peu importe où.

Soudain, sur la droite, Victor vit un complexe de bâtiments imposants et modernes. Il était écrit en gros sur l'immeuble CENTRE EUROPÉEN DE RECHERCHE CONTRE LE CANCER.

Victor bifurqua en direction de ce centre hospitalier.

(Nathan) :

- Qu'est-ce qu'on va fiche au centre européen de recherche contre le cancer ?

(Victor) :

- T'occupe.

Victor vit d'autres bâtiments juste à côté portant l'inscription CHU – URGENCES.

Victor gara la voiture, sortit avec ses deux enfants, et ils se dirigèrent vers le hall d'entrée du Centre de Recherche contre le Cancer. Ce hall contenait un salon de café et un kiosque de ventes de journaux et magazines. Victor vérifia sur son téléphone si des connections wifi étaient captées, mais rien. Il eut pensé que le salon de café eût disposer d'un wifi, mais non. Il allait devoir s'avancer plus en avant dans l'hôpital, peut-être qu'il dégoterait un wifi. Soudain, un bruit strident de crissement de pneus se fit entendre ainsi qu'un grand choc. Victor et ses enfants se retournèrent. Ils virent Youssef inconscient à terre ; il avait été percuté par une ambulance qui sortait pour une urgence.

Les ambulanciers de l'ambulance effectuèrent les premiers gestes de secours sur Youssouf, s'enquirent de son identité auprès de Victor, et le transportèrent sur un brancard dans le service d'urgences.

(Le médecin urgentiste) :

- Qu'est-ce qu'on a ?

(Les ambulanciers) :

- Youssouf Messaoud-Messaoud. Il s'est fait renverser par une ambulance.

Victor, après avoir vu Youssouf être introduit dans la salle de premiers soins, se tourna vers ses enfants :

- Venez, on retourne dans le grand hall.

Une fois dans le grand hall.

(Victor) :

- Bon, vous allez rester seuls comme des grands dans le hall. Vous pouvez aller vous prendre un café, ou vous acheter un Super Picsou Géant au kiosque à journaux. Moi j'ai des trucs importants à faire.

(Nathan) :

- À propos de Youssouf ?

(Victor) :

- euh.....ouais.

Victor s'éloigna et s'engouffra dans un ascenseur.

(Déborah à Nathan) :

- Viens, on va explorer l'hôpital.

Déborah et Nathan se promenèrent dans des couloirs de l'hôpital. Ils virent une salle avec la porte ouverte. Personne à l'intérieur. Les soignants s'étaient sûrement absentes temporairement.

(Déborah) :

- Viens, enfilons les blouses blanches qui sont suspendues ici, on va se faire passer pour des internes.

(Nathan) :

- On est trop jeune.

(Déborah) :

- Pas avec ceci.

Déborah tenait dans sa main deux masques chirurgicaux. Nathan et Déborah enfilèrent les masques et les blouses blanches et commencèrent à errer dans l'hôpital. Ils arrivèrent devant un ascenseur dont l'accès n'était possible qu'au moyen d'une carte magnétique.

(Déborah) :

- J'ai chipé une carte magnétique que j'ai trouvée sur le bureau.

Elle ouvrit l'ascenseur, elle et son frère y entrèrent et Déborah appuya sur le bouton du premier sous-sol.

Ils débarquèrent dans des sous-sols peu avenants, mais néanmoins propres selon les exigences cliniques. Déborah poussa une porte qui donna sur une très large salle dans laquelle se trouvait une trentaine de médecins en blouse blanche debout dans la pièce. Ils devaient avoir entre 25 et 30 ans, Déborah en déduisit que c'était des étudiants de 3ème cycle. Ces étudiants papotaient entre eux et ne prêtaient nullement attention à Déborah et Nathan. Déborah comprit que ces étudiants étaient en train d'attendre quelque chose, ou plutôt quelqu'un, et que pendant ce léger temps d'attente, ils papotaient entre eux, en étant debout et en attendant, car il n'y avait aucune chaise dans la pièce.

Déborah et Nathan se mêlèrent à la trentaine d'étudiants.

Soudain une porte s'ouvrit, et un monsieur en blouse blanche d'une quarantaine ou cinquantaine d'années, un peu rougeaud et pas très haut de taille, tenant des documents dans sa main, arriva et se tint devant la trentaine d'étudiants. Tous les étudiants se turent. Le monsieur prit la parole :

- Bonjour je suis le professeur Chambon, docteur en chirurgie abdominale. Mais je pratique aussi à mes heures perdues la chirurgie cardiothoracique ainsi que la neurochirurgie. Excusez-moi du retard, mais j'ai égaré ma carte magnétique. Bien nous allons commencer. Vous vous mettez en binôme, et vous vous répartissez entre les six tables présentes dans cette pièce....Ah oui, chose importante. Si j'en vois un seul qui commence à manquer de respect à un cadavre, que ce soit en geste ou en parole, je le fous dehors à coup de pied au cul et il ne remettra plus jamais les pieds dans mon service. Commencez.

Déborah et Nathan étaient, avec quatre autres étudiants, debout autour d'un cadavre allongé sur une table.

- Mademoiselle, veuillez attacher vos cheveux s'il vous plaît. Dit le professeur Chambon à Déborah.

Déborah s'exécuta.

(Le professeur Chambon, s'adressant à Déborah) :

- Dégagez-moi le triangle carotidien gauche en respectant les limites musculaires : vous incisez le fascia cervical superficiel en suivant le bord antérieur du sterno-cléido-mastoïdien, vous exposez le ventre postérieur du digastrique et l'omohyoïdien supérieur. Ensuite, vous identifiez la carotide commune, la veine jugulaire interne et le nerf vague dans la gaine vasculaire. Ne touchez pas à l'anse cervicale pour l'instant, on la disséquera en profondeur dans la deuxième phase.

Déborah commença à pratiquer une incision près de l'épaule gauche.

(Professeur Chambon) :

- Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

Il fallait se sortir de ce pétrin. Déborah eut alors un éclair de génie. Elle se donna immédiatement un coup de scalpel sur l'avant-bras en faisant genre que c'était accidentel. Son avant-bras commença à saigner abondamment.

Le professeur Chambon se dirigea imperturbable et de manière directe vers l'armoire à pharmacie, prit des compresses, et les appliqua sur la plaie de Déborah.

(Professeur Chambon) :

- Allez à l'infirmerie.

(Nathan) :

- Je veux l'accompagner.

Déborah et Nathan prirent l'ascenseur et montèrent au rez-de-chaussée. Ils arrivèrent aux urgences et on leur dit d'aller attendre à l'infirmierie les médecins qui allaient s'occuper d'eux.

Nathan et Déborah entrèrent dans l'infirmierie et que virent-ils ? Youssouf assis sur un lit.

(Déborah) :

- Youssouf ! qu'est-ce que je suis contente de te voir ! tu vas mieux ?

(Youssouf) :

- Les médecins ont dit que je pouvais sortir. Ils sont en train de préparer ma feuille de sortie. Mais qu'est-ce que vous faites avec des blouses blanches ?

(Déborah) :

- Où est mon père ?

(Youssouf) :

- Je ne l'ai pas vu.

(Déborah) :

- Depuis combien de temps es-tu réveillé ?

(Youssouf) :

- Depuis une heure. Je ne l'ai pas vu une seule fois.

(Déborah, s'adressant à Nathan) :

- Quelque chose de grave a dû se produire. Il faut absolument le retrouver.

Nathan prit la carte magnétique qui se trouvait dans la poche de la blouse de Déborah.

(Nathan) :

- Je vais le retrouver. Toi tu restes ici pour qu'on recouse ta plaie.

(Déborah) :

- Eh ! tu me rends ma carte !

Déborah commença à agripper la carte mais Nathan refusa de lâcher prise. Nathan tira violemment la carte de la main de sa sœur, qui bascula en arrière et heurta Youssouf qui heurta l'armoire. L'armoire tangua, et une boîte métallique qui se trouvait sur le dessus de l'armoire tomba sur la tête de Youssouf. Youssouf perdit connaissance.

Aux urgences, les aides-soignant transportèrent Youssouf inconscient sur un brancard.

(Le médecin urgentiste) :

- Pourquoi vous nous le ramenez ?

(Les aides-soignant) :

- Il s'est pris une boîte de premiers secours sur la tête.

(Nathan, observant la scène quelques mètres plus loin, aux côtés de sa sœur) :

- Et rebelote ! Bon. Il va maintenant falloir partir à la recherche de notre père.

Nathan et Déborah s'éloignèrent.

Nous sommes toujours à l'endroit où Nathan et Déborah se tenaient juste avant de commencer à s'éloigner. Dans cet endroit s'arrêta un chariot informatique médical. Un docteur-femme, avec l'aide d'une infirmière, commença à entrer des données dans l'ordinateur.

(Le docteur) :

- Marciano Victor. Admis en soins intensifs il y a 25 minutes pour tachycardie ventriculaire avec hypoperfusion cérébrale. Le patient est actuellement en coma post-anoxique, sous sédation légère. Est-ce qu'on a pu contacter sa famille ?

(L'infirmière) :

- On essaye, mais on ne connaît personne.

[DANS LE SERVICE DE RÉANIMATION] :

Un médecin titulaire, trois internes, et deux infirmières se tenaient devant Victor Marciano.

(Le médecin titulaire) :

- Coma post-anoxique persistant. Pas de réponse à la stimulation douloureuse. Pupilles isocores, réactives. Vous avez vu le match hier soir ? Milan a gagné 3 à 0.

(Un interne) :

- Les types face à eux étaient complètement nuls.

(Un autre interne) :

- Le FC Barcelone va les réduire en miettes. Ils...

L'alarme du scope se déclencha. La saturation et la fréquence cardiaque étaient en train de chuter, puis le scope devint rouge et la ligne d'électrocardiogramme s'aplatit. Deux secondes plus tard la fréquence cardiaque et la saturation remontèrent à un niveau normal.

(Le médecin titulaire) :

- Eh ben ! on peut dire que ce gars-là se situe entre la vie et la morgue.

Le staff éclata de rire.

(Un interne) :

- Pas mal. Je la connaissais déjà celle-là. ...*(petit temps de silence)*... Eh ! vous savez s'il est assuré ou pas ?

(Le médecin titulaire) :

- On n'a pas eu le temps de vérifier. En tout cas s'il a besoin d'une greffe, il sait à qui il pourra demander. À ce pigeon de Durand qui opère tout le monde gratos. Et vous savez pourquoi il fait ça ?

(Un interne) :

- Non. Pourquoi ?

(Le médecin titulaire) :

- Parce qu'il a le cœur sur la main.

Toute l'équipe éclata de rire.

(Une jeune interne) :

- Mais docteur. Qu'est-ce que vous fichez ici ? avec un tel humour vous auriez pu faire médecin légiste.

Tout le monde éclata de rire.

(Le médecin titulaire) :

- Oh vous savez. J'ai choisi médecine pour sauver des vies.

Victor flottait au-dessus de la pièce, il voyait son propre corps allongé, et relié par des tubes à un respirateur. Il voyait l'équipe de médecins en train de s'esclaffer comme des baleines. *Bande de cons* s'exprima Victor (si tant est qu'une âme désincarnée puisse s'exprimer).

Victor vola à travers tout l'hôpital. Il vit tout ce qu'il s'y passait. Il espionna tout le monde. Ce n'est pas seulement avec la vue qu'il voyait, mais il devinait tout. Il connaissait instantanément les noms et le vécu de toutes les personnes qu'il voyait.

Il revit le fameux médecin titulaire en train de rouler des galoches à la jeune interne dans le local à balai, alors qu'il était un homme marié et que son mariage était heureux.

Il vit un des autres internes, qui avait été présent dans sa chambre avec les autres médecins, et qui s'appelait David, en train de voler dans l'armoire à pharmacie des comprimés d'oxycodone pour les revendre au marché noir.

Victor vit Nathan et Déborah en train de le chercher dans les couloirs. C'est à ce moment précis que Victor se réveilla.

Sa vision était légèrement floue. Il vit une infirmière penchée au-dessus de lui.

(L'infirmière) :

- Il est en train de revenir... Bon retour parmi nous Mr. Marciano.

(Victor) :

- Merci Lorraine. Ne vous en faites pas. Vous réussirez votre examen d'infirmière. Vous avez répondu correctement à la majeure partie des questions. La question 7, sur laquelle vous n'êtes pas sûre, la réponse était bien 2,8 mg. Vous avez répondu correctement.

(Lorraine) :

- Comment vous pouvez savoir ça ?

(Victor) :

- Mon âme a erré dans l'hôpital. J'ai vu tout ce qu'il s'y passait, je ressentais absolument tout, de manière instantanée.

(Puis, se tournant vers un jeune médecin-interne qui se trouvait dans la pièce) :

- Quant à vous David, vous n'êtes pas sans ignorer que le traçage des médicaments est ultra-rigoureux. Je n'en dis pas plus. On s'est compris tous les deux.

(Lorraine à David) :

- Qu'est-ce qu'il veut dire ?

(David à Victor) :

- Bon sang ! votre esprit a vraiment erré dans l'hôpital ?!

L'information fit le tour du service. Un certain nombre de médecins titulaires et d'internes s'étaient agglutinés dans la chambre de Victor Marciano, et lui posaient mille questions. Victor les épataient à chaque fois.

(Un des jeunes médecins) :

- Est-ce que vous avez vu une lumière blanche ?

(Victor) :

- Pas exactement mais j'ai ressenti un bien-être infini.

(Une jeune étudiante de 2ème année avec des yeux candides) :

- Est-ce que vous avez vu des anges ?

(Victor) :

- J'ai vu un ange de la mort.

(La jeune étudiante candide) :

- Et à quoi est-ce qu'il ressemblait ?

(Victor) :

- Pas "il". "Elle". Elle s'appelle Bethany Herbert. Elle est en ce moment même dans la chambre 14 en train de buter un de vos patients par surdose de potassium. Vous feriez mieux de vous dépêcher de l'arrêter et d'appeler les flics.

Tous les médecins se précipitèrent hors de la chambre de Victor. Seule était restée la jeune étudiante candide.

(La jeune étudiante) :

- Racontez-m'en encore plus.

(Victor) :

- J'ai atteint un niveau de conscience comme jamais je n'en avais atteint, mais ça n'a duré que le temps de ma désincarnation, maintenant c'est retombé.

(La jeune étudiante) :

- Vous avez donc pu avoir réponse à toutes les questions.

(Victor) :

- Ne croyez pas ça chère madame. Y'a toujours cette putain de question à laquelle j'ai pas de réponse.

(La jeune étudiante) :

- Sur le pourquoi de l'Existence ?

(Victor) :

- Non. Sur Winnie l'ourson. C'était la forêt des rêves bleus ou la forêt des rêves perdus ?

FIN

Les remords

Andrew, un jeune étudiant de 20 ans, vêtu d'un simple t-shirt, jean et baskets, était assis dans la salle d'interrogatoire, munie simplement d'une table, de trois chaises, et d'une vitre sans teint. Le visage d'Andrew était dévasté.

Face à Andrew se trouvaient deux inspecteurs de la brigade criminelle, Peter et Marvin, vêtus chacun d'une chemise avec le holster accroché à l'épaule qui contenait l'arme de service. C'était des inspecteurs d'une quarantaine et cinquantaine d'années, Peter avait une moustache épaisse rousse.

Peter était assis très proche d'Andrew, dans une posture légèrement penchée vers l'avant, comme pour montrer qu'il éprouvait de l'intérêt pour Andrew et se souciait de lui. A contrario, Marvin était un peu plus en retrait, les bras croisés et en arrière sur sa chaise.

(Peter, avec une voix paternaliste et calme) :

- Bon, Andrew. Je résume les faits, parce que je dois dire que moi et mon collègue on est un peu perdu là. Tu as quitté la fête hier soir en compagnie de ta petite amie Stephanie, tous les gens présents à la fête vous ont vu partir tous les deux dans ta jeep, à 22 heures. Le corps de Stephanie a été retrouvé 7 heures plus tard dans des broussailles. Qu'est-ce qui s'est passé Andrew ?

(Andrew) :

- Je vous l'ai déjà dit. J'ai déposé Stephanie devant chez elle, puis je suis rentré chez moi.

(Peter) :

- Mais Andrew, ton téléphone a borné à 3 km de chez Stephanie pendant 52 minutes. Puis ton téléphone s'est déplacé vers l'est, qui est la zone justement où a été découvert le corps. Puis ton téléphone est retourné à ton domicile. Qu'est-ce qui s'est passé Andrew ?

Andrew gardait les yeux baissés, le visage totalement décomposé.

(Peter) :

- T'as déconné Andrew. Alors ? tu t'es engueulé avec ta petite amie et les choses ont dérapé ? À moins que ce ne soit pour une autre raison ? Si tu n'avoues pas, tu risques gros. Pas vrai Marvin ?

(Marvin) :

- Oh ouais ! selon les lois en vigueur dans l'État du Texas, si ton acte a été motivé pour un motif crapuleux, tu es passible de l'injection létale.

(Peter) :

- On sait que tu voulais pas la tuer.

(Andrew) :

- Non. Je suis innocent.

(Marvin) :

- Tu es un fils à papa. Ta famille est l'une des plus riches du Texas. Je comprends que ça fasse tâche et que ça risque de compromettre les affaires de ton père. Les petits arrogants dans ton genre qui s'imaginent que le monde est à leur pied ne peuvent rien contre la Justice américaine. Tous les criminels doivent payer. Tu l'as tuée.

(Peter) :

- Oui Andrew, tu l'as tuée.

Andrew avait les yeux baissés, le visage blême.

(Peter, sur un ton vraiment doux) :

- Andrew. Andrew ?

Andrew gardait les yeux baissés.

(Peter) :

- On connaît ton dossier. On sait que quand tu avais 16 ans, tu as travaillé bénévolement dans un refuge pour animaux. Tu es une bonne personne Andrew. On le sait. Tu aimes venir en aide. Agis comme ce que tu as toujours été. Agis comme un homme. Assume tes erreurs. Accepte de reconnaître que tu as emprunté une mauvaise voie. Le juge est sensible à ce genre de prise de conscience.

(Peter, en posant sa main sur celle d'Andrew) :

- Tu as toujours été une bonne personne Andrew, et encore aujourd'hui tu es une bonne personne.

Andrew n'arriva plus à se contenir. Des larmes commencèrent à couler de ses yeux le long de ses joues.

(Andrew) :

- C'est moi.

(Peter) :

- C'est toi qui quoi ?

(Andrew) :

- Ce soir-là on était sur le parking de la supérette. On a commencé à s'engueuler. Elle arrêtait pas de me traiter de loser, de dire que j'avais toujours été un minable. Moi j'ai essayé d'engager une conversation normale, mais elle arrêtait pas de se moquer de moi et de se foutre de ma gueule.

Andrew commença à sangloter encore de plus belle.

(Peter) :

- Et ensuite Andrew ?

(Andrew) :

- Je voulais pas. Je sais pas ce qui m'a pris. J'étais comme possédé. Je lui disais d'arrêter, mais elle continuait encore, et encore.

(Peter) :

- Et donc ?

Andrew pleura encore de plus belle.

(Andrew) :

- Je suis tellement désolé. Oh que je regrette ! Si je pouvais revenir en arrière !

(Peter) :

- Tu as agi sous le coup de l'émotion. La pulsion émotionnelle est une circonstance atténuante. Tu dois le dire Andrew. Dis ce que tu as fait.

(Andrew, éclatant en larmes) :

- Je l'ai...je...

(Peter) :

- C'est bien Andrew... continue...

(Andrew) :

- C'est moi...c'est moi...

(Peter) :

- Oui ?

(Andrew) :

- C'est moi qui...

Andrew pleurait vraiment à chaudes larmes.

(Peter) :

- C'est ça Andrew. Dis-le.

Andrew prit une profonde inspiration, puis, prenant son courage à deux mains, Andrew déclara :

- C'est moi qui l'ai t...

**NE DITES
PLUS UN
MOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOT !
!!**

Tout le monde sursauta de panique. Un homme en costar-cravate était aplati au sol complètement essoufflé, sa main gauche tenant encore la poignée de la porte qu'il avait ouverte à toute volée, sa main droite tenant un attaché-case.

(Peter) :
- Putain vous êtes qui !?

L'homme en costar-cravate remâtrisa son souffle, se leva et s'avança calmement devant les inspecteurs.

- Maître Stanlon. J'ai été engagé par la famille d'Andrew Brocksman pour défendre les intérêts de mon client.

(Maître Stanlon, se tournant vers Andrew) :
- Est-ce qu'on t'a lu tes droits ?

(Andrew, bouleversé) :
- Qu...qu...qu...quoi ?

(Maître Stanlon) :
- Est-ce qu'on t'a lu tes droits ?

(Andrew, bouleversé) :
- Qu...qu...qu...quoi ?

(Maître Stanlon) :
- On t'a lu tes droits oui ou merde ?

(Andrew) :
- Euh...ouais.

(Maître Stanlon, en ouvrant son attaché-case) :

- Bien à partir de maintenant tu ne dis plus un mot tu te la fermes.

Andrew vit par l'embrasure de la porte son père dans le couloir. Il avait les mains dans les poches. Il portait un chapeau texan Stetson, était vêtu d'un costume et d'une cravate bolo, et avait un gros cigare entre les dents.

(Andrew) :

- Papa !

(Mr. Brocksman) :

- On va te sortir de là Junior.

FIN

L'Ultime Mission

(Born to Fight en v.o.)

Jack, 38 ans, était allongé sur le canapé, pieds nus, en t-shirt, des cartons de pizza vides à côté de lui, des sachets de crackers ouverts, les chaussettes sales et les caleçons traînant à côté du canapé. Il tenait la télécommande à la main et matait sur l'écran plat HD des vieux dessins-animés des années 50.

Ça n'était pas chez lui ici. Il était chez sa sœur Jeannette, 29 ans, qui vivait seule et l'avait hébergé depuis deux semaines. Il vivait avant à la rue. Il ne s'en était jamais vraiment plaint, car c'était pas le genre à se plaindre, mais Jeannette avait insisté pour qu'il acceptât son hospitalité, et elle avait même dû lourdement insisté car Jack au départ n'avait pas envie d'être un fardeau pour qui que ce soit. Mais Jeannette lui avait fait comprendre que cet hébergement serait une béquille le temps qu'il se reprît en main et trouvât un travail. Puisqu'il y avait un aspect pratique à cet hébergement, cela suffit à convaincre Jack d'accepter, car il était un pragmatiste de la première heure. Mais bon... là on peut pas vraiment dire qu'il était en plein surmenage de recherche d'emploi....

Sa sœur arriva dans le salon, toute souriante.

(Jeannette) :

- Jack. Tu vas être content. Je t'ai trouvé un travail.

(Jack) :

- Ah c'est quoi ?

(Jeannette) :

- Pion dans un collège. Tu vas être surveillant. Tu commences demain.

LE LENDEMAIN

8H02 :

Jack était dans la cuisine, lavé et habillé, debout en train de grignoter une biscotte, et prêt à partir. Il était vêtu d'un costume beige extrêmement cheap avec des coudières en cuir (il ressemblait de fait à l'inspecteur Derrick).

(Jeannette) :

- Bon Jack, je te souhaite bonne chance.

(Jack) :

- Il s'agit pas que je sois en retard le premier jour. Bon j'y vais. À ce soir.

Les deux adolescents de 13 ans étaient en train de se battre. Ils s'empoignaient et chacun essayait de prendre le dessus sur l'autre.

- Espèce de salopard ! – Viens viens ! Je vais te défoncer ta race ! – fils de chien !

Ce n'était pas vraiment un combat propre. Les coups manquaient de précision, parfois l'un des deux se prenait une mandale dans la joue, mais c'était surtout de l'empoignade, des tentatives de

prises d'étranglement, et beaucoup de lutte au sol où ils se roulaient par terre chacun essayant d'empoigner l'autre et d'avoir le dessus, et par moment un coup de poing ou de pied était décoché et atteignait l'adversaire. Bref, ce combat était vraiment n'importe quoi.

Des dizaines d'élèves étaient amassés tout autour et hurlaient en liesse. "Vas-y défonce-le ! – Allez démolis-le !"

Au milieu de ces dizaines d'élèves totalement subjugués par le combat et euphorisés, se tenait Jack. Il dépassait de trois têtes tous ces pré-adolescents qui étaient en train de hurler de joie en voyant les deux autres se battre. Mais Jack ne partageait pas la joie des autres spectateurs. Il se tenait silencieux. Il observait gravement les deux adolescents en train de se battre. Il restait à les regarder se battre sans bouger le petit doigt, et cela faisait bien une minute qu'il était resté comme ça pensif à les regarder.

C'est alors que déboula l'intendante, une femme blonde au cheveux courts, d'une cinquantaine d'années, un peu grosse :

- Mais qu'est-ce qui se passe ici ! Oh mon Dieu ! il faut les séparer !

Elle s'avança pour les séparer mais soudain Jack plaça son bras devant elle pour lui barrer la route.

(Jack) :

- Si vous les séparez maintenant, leur sentiment de frustration n'en sera qu'accru. Laissez-les se mettre sur la gueule. Lorsqu'ils seront trop épuisés pour continuer le combat, ils redeviendront amis.

(L'intendante) :

- Non mais ça va pas !

L'intendante rebroussa chemin et se dirigea en courant vers le bâtiment.

- Non mais c'est quelque chose ça ! je vais immédiatement prévenir le Principal !

9H17 :

Jeannette était debout dans sa cuisine occupée à infuser un sachet de thé. Soudain la porte s'ouvrit grandement :

(Jack) :

- Salut sœur !

(Jeannette) :

- Qu'est-ce que tu fous là ? Il est même pas 10h00. Ne me dis pas que...

(Jack) :

- Et si. Je me suis fait virer.

LE SOIR :

Jack était allongé sur le canapé. Jeannette était assise confortablement enfoncée dans le fauteuil qui se trouvait non loin du canapé. Bizarrement la télé était éteinte. Un silence régnait dans la pièce.

(Jeannette) :

- On a un vrai problème Jack.

Jack ne disait rien.

(Jeannette) :

- Tu as un rapport à la bagarre qui est maladif. Tu te battais tout le temps, aussi loin que je me souviens. J'ai 9 ans de moins que toi, je suis donc incapable de savoir quel a pu être l'élément déclencheur de ton comportement maladif, ou alors même si t'es né comme ça. Tu t'es même fait virer de l'armée, alors que tu faisais partie des Forces Spéciales. Je sais pas à quelle unité précisément tu appartenais, mais vu tout le mystère qui entourait ton affectation, je suppose que ça devait être un truc sacrément high level. Bref, pourquoi je dis tout ça ? parce qu'en général les mecs qui appartiennent aux Forces Spéciales sont chouchoutés par l'Armée, elle dépense des sommes astronomiques pour leurs formations et ils représentent un atout des plus précieux pour les missions clandestines, donc s'ils en sont venus à virer un gars comme ça, c'est que vraiment on a un problème Jack.

(Petit silence)

(Jeannette poursuit) :

- Je crois qu'on devrait se changer les idées. Viens. Je t'emmène quelque part.

Jeannette et Jack se trouvaient dans la file d'attente d'une discothèque à l'extérieur. Jack n'en avait rien à foutre des discothèques, mais sa sœur avait envie de s'amuser et elle lui avait proposé de venir, il avait accepté uniquement pour la protéger au cas où quelque chose tournerait mal.

Dans la file, devant Jack et Jeannette, se trouvait un gros black hyper baraqué accompagné de sa petite amie. Soudain Jeannette éternua et renversa un peu de jus de pomme du gobelet qu'elle avait à la main sur le gros black.

(Jeannette) :

- Oh excusez-moi ! j'ai vraiment pas fait exprès !

(Le gros black) :

- Fais gaffe la prochaine fois ! t'as de la chance que tu sois une nana.

Le calme reprit. Tout semblait être redevenu normal, Jack et Jeannette était toujours dans la file, et devant eux se trouvaient le gros black et sa petite amie. Soudain...

la petite amie du black lui donna un petit coup de coude pour attirer son attention et dit à voix basse :

- eh, y'a ce type qui te regarde bizarrement (*dit-elle en désignant Jack du regard*)

Le black se tourna vers Jack.

(Le black) :

- C'est quoi ton problème ?

(Jack) :

- Rien. C'est juste ta gueule qui me revient pas.

(Le black) :

- Ok, tu veux faire le bonhomme ? Alors on va jouer les bonhommes tous les deux !

Le black retira sa veste et la passa à sa petite amie. Il était en marcel noir et laissait voir ses pectoraux énormes. Jack serra les poings et replia très légèrement ses avant-bras, prêt à combattre. Les deux allaient s'élancer l'un contre l'autre d'un instant à l'autre.

Jeannette sentit que ça allait dégénérer et cria :

- Noon Jack !!! Ne te bats pas !!!! tu n'es pas couvert par la sécurité sociale !!!

Mais trop tard. Jack et le gros black s'étaient élancés et s'étaient donnés mutuellement un coup de poing au visage, le fameux double punch que n'importe quel lecteur de manga digne de ce nom connaît.

(Le black, essuyant avec le dos de sa main du sang sur ses lèvres) :

- Sale fils de chien. Je vais te...

Tout d'un coup le black s'effondra sur le sol. Il avait les yeux grands ouverts et était totalement immobile. Jack comprit que le type était mort, mais il ne comprenait pas comment il avait pu mourir si vite. Est-ce qu'il avait une malformation cardiaque, ou un anévrisme ?

La petite amie se mit à hurler.

[COMMISSARIAT DE POLICE] :

Jack était assis sur une chaise, un de ses poignets entravé par une menotte. Il était dans une pièce sombre et lugubre. Face à lui de l'autre côté du bureau se tenait un officier de police judiciaire d'une cinquantaine d'années, gros et bourru. Dans la pièce était présent également un policier en uniforme qui attendait debout.

(L'OPJ (Officier de Police Judiciaire)) :

- Nom prénom profession.

(Jack) :

- Soldat Jakob Edelmann matricule 64575M.

(L'OPJ):

- Raconte-moi ce qui s'est passé ? des témoins disent que t'as tué le gars.

(Jack) :

- Soldat Jakob Edelmann matricule 64575M.

(L'OPJ) :

- Ok tu veux jouer à ce jeu ? J'ai parlé avec le proc' et il veut t'envoyer 20 ans en taule. En général un homicide involontaire ça cherche dans les 5 ans, mais vu tous tes antécédents de violence, le procureur est bien décidé à te mettre hors d'état de nuire pour une longue période vu le danger que tu représentes.

L'OPJ avança son visage à 20 centimètres de celui de Jack.

(L'OPJ) :

- Tu n'as jamais été soldat. Ce n'est mentionné nulle part dans ton dossier. Arrête de te prendre pour ce que tu n'es pas. Qui es-tu réellement ?

(Jack) :

- Soldat Jakob Edelman matricule 64575M.

(L'OPJ, s'adressant au policier en uniforme) :

- Refoutez-le moi en cellule.

Jack dormait à même le sol dans sa cellule. La porte s'ouvrit et cinq policiers en uniforme entrèrent. Jack, à moitié endormi, ouvrit les yeux.

(L'un des policiers) :

- Tu viens avec nous !

(Jack) :

- Où ça ?

(Le policier) :

- Pose pas de question.

Jack fut amené à l'intérieur d'un fourgon, et le fourgon le conduisit vers une destination inconnue pendant la nuit. Le fourgon finit par s'arrêter. La porte s'ouvrit. On fit descendre Jack. Jack se trouvait dans des sous-sols très vastes mal éclairés et entièrement bétonnés.

Il fut conduit dans une grande pièce extrêmement sombre au milieu de laquelle se trouvait un tabouret. Le tabouret était éclairé mais le reste de la pièce était dans la pénombre. On fit asseoir Jack sur le tabouret. Jack n'était pas menotté et avait les mains et les pieds libres. On laissa Jack seul pendant deux minutes.

La porte de la pièce s'ouvrit. Une silhouette s'approcha. En voyant cette silhouette, Jack devina immédiatement qui c'était.

(La silhouette) :

- Salut Jack.

(Jack) :

- Colonel ...Ça faisait longtemps.

(Le colonel, toujours dans la pénombre) :

- Comment tu te portes ?

(Jack) :

- Ça va.

(Le colonel) :

- T'as des petits soucis avec la Justice, d'après ce que j'ai entendu dire.

(Jack) :

- Et vous colonel ? vous avez des soucis ?

(Le colonel) :

- C'est bien que tu me poses la question. Oui. On a de très gros soucis, et on a besoin de ton aide.

(Jack) :

- C'est la pénurie chez les Forces Spéciales ? Pourquoi tu viens me demander mon aide ? Envoie n'importe quel autre soldat régler tes soucis.

(Le colonel) :

- Sauf que cette fois-ci les enjeux sont trop graves. Tous nos systèmes informatiques sont menacés et risquent de s'effondrer, et ça peut déboucher même sur une attaque nucléaire de nos principales villes. Le Big Boss a décidé de ne rien laisser au hasard : il veut que ce soit toi.

Le colonel prit une télécommande dans ces mains et alluma un écran mural. Le portrait d'un type d'une trentaine d'années s'afficha. Il avait un visage assez menu. À côté était affiché son nom, Dabian, avec un texte décrivant son background.

(Le colonel) :

- Il y a trois jours, un malware a infiltré tous nos systèmes de défense. On est incapable de s'en débarrasser. Lui c'est Dabian. Un génie Bulgare. Il a conçu le malware. Et il est le seul à pouvoir l'éradiquer de nos systèmes. Il se trouve en ce moment dans l'une de nos planques en Bulgarie et nous avons l'intention de l'exfiltrer et de le ramener en France. Seulement, l'organisation criminelle qui a mit sur pied ce projet de malware sait que nous sommes sur le point de faire sortir Dabian de Bulgarie et elle va tout faire pour l'éliminer. On craint qu'une taupe ne soit infiltrée parmi nous, je travaille en équipe ultra-minimaliste, et c'est pour ça que je veux envoyer un gars comme toi, qui ne fait plus partie de nos effectifs depuis longtemps, tu passeras ainsi sous les radars. Il s'agit d'une mission éclair, le mot d'ordre est "vite et bien". Je t'en supplie Jack, tu es notre seul espoir.

(Jack) :

- D'accord j'accepte, mais à deux conditions.

(Le colonel) :

- Je t'écoute.

(Jack) :

- Un : je veux du Pepsi (*placement de produit subtilité/20*)
et deux : je n'accepterai mes ordres directement que de toi.

(Le colonel) :

- Accordé.

BULGARIE **RÉGION DE SOFIA**

Jack se trouvait devant la porte d'un appartement sur le palier du premier étage d'un immeuble miteux.

(Jack, frappant à la porte) :

- Je viens vous livrer votre commande de spaghettis.

(Une voix derrière la porte) :

- Je ne pratique pas la programmation spaghetti.

(Jack) :

- Dans ce cas ça tombe bien, j'ai avec moi des sushis.

La porte s'ouvrit. C'était Dabian.

(Dabian) :

- Oui. La programmation sushi y'a que ça de vrai.

(Jack) :

- Je m'appelle Jack. On perd pas de temps. Prends tes affaires. On part tous les deux en voiture jusqu'au point d'exfiltration par hélico, qui nous conduira à un aérodrome situé en-dehors du pays. Là-bas un jet nous attendra pour nous ramener en France.

Une fois à l'extérieur, devant la voiture, Jack composa un numéro sur son téléphone sécurisé. Il dit à Dabian :

- Je dois prévenir le colonel de la progression.

Une voix répondit au téléphone :

- Allo ? *(mais ce n'était pas la voix du colonel)*.

(Jack) :

- Qui êtes-vous ?

À l'autre bout du fil était un homme d'une quarantaine d'années, des cheveux et une moustache rousses, habillé en costume cravate. L'homme répondit :

- Johann Skylon, attaché consulaire à l'ambassade de France à Sofia. C'est moi qui me charge du déroulement des opérations à partir de maintenant.

(Jack) :

- Vous êtes de la DGSE ? Bien. Basculez mon appel chez le Colonel, je veux lui parler.

(Skylon) :

- Oh le Colonel n'est pas disponible pour l'instant. Quelques petits soucis de santé. Il m'a chargé de faire la coordination. Où êtes-vous Jack ?.....Allo ?...Allo ?

Jack avait éteint le téléphone, retiré la puce, et l'avait cassée en deux.

(Jack, à Dabian) :

- On va devoir rentrer par nos propres moyens.

Jack conduisait en voiture à travers la campagne bulgare. Dabian était assis à côté de lui sur le siège passager. Puis Jack arrêta la voiture et coupa le moteur. Ils étaient en plein milieu de nulle part. Jack tenait encore le volant entre ses mains, et avait le regard perdu dans le vide. Il était en train de rassembler toutes ses facultés intellectuelles pour trouver un moyen de quitter le pays avec Dabian et d'arriver tous les deux vivants dans les locaux de la DGSE à Paris. Leurs identités factices étaient certainement connues par la taupe, ce mystérieux Skylon, ils ne pouvaient pas suivre le plan initial ni prendre un vol régulier. Toutes les routes traversant la frontière du pays devaient certainement être contrôlées.

(Dabian) :

- Tu réfléchis à un moyen de quitter le pays ? Te fatigue pas. J'ai la solution. Je connais un certain type un peu âgé, Victor Bravski, il est pas loin d'ici en ce moment. Il dispose des autorisations spéciales pour décoller avec des jets privés sans que ni lui ni ses invités n'aient besoin de se faire contrôler. Tout ce qu'on doit faire c'est de le convaincre de nous commander un jet, on n'aura même pas à montrer nos identités au service de sécurité de l'aérodrome, simplement montrer le QR-code de la réservation du jet, et on passera comme une lettre à la poste.

(Jack) :

- Et tu sauras le convaincre ce Bravski ?

(Dabian) :

- Il a été mon professeur à l'université. J'ai une énorme déférence pour lui. Il est à la retraite maintenant. Il a depuis quelques années ouvert un centre culturel polyvalent, on y fait un peu de tout : des activités de musiques, des ateliers scientifiques, bref un peu tout et n'importe quoi qui élargit l'esprit. Il est co-directeur du centre culturel. Il doit être là-bas en ce moment. Ça n'est qu'à trois kilomètres d'ici, allons-y.

Centre Culturel Uhanie na Smirna (*senteur de myrrhe*)

Jack et Dabian arrivèrent au centre culturel. C'était un petit bâtiment ouvert aussi bien pour les jeunes que pour les plus âgés. Il n'y avait pas grand monde en ce moment dans le centre. Ne se trouvaient que quelques employés, des manutentionnaires et des employés de bureaux. Le centre se trouvait dans une zone semi-rurale.

Jack et Dabian marchèrent à travers le hall.

(Dabian) :

- Ça devrait être par là.

Soudain, en traversant le hall, Dabian vit une grande affiche de spectacle pour un récital de piano. Sur cette affiche était le portrait d'un jeune homme d'une trentaine d'années avec un énorme sourire, vêtu d'un costume nœud-papillon. Au bas de l'affiche était affiché son nom de manière bien visible : **LÉO BOKOBSA**.

(Dabian) :

- Je le connais. On a été au primaire et au collège ensemble. Nous faisons partie de cette jeunesse pleine d'espoir prompt à réaliser ses rêves.

(Jack) :

- Il a bien réussi on dirait. L'affiche indique qu'il est en tournée internationale. C'est certainement un prodige.

(Dabian) :

- Mais ses débuts étaient laborieux. La première fois, il est arrivé en retard en classe parce qu'il était resté coincé dans le piano.

(Jack) :

- Apparemment il devait pas savoir à quoi servaient les touches.

(Dabian) :

- Ouais, enfin, quoi qu'on en dise, c'est un très grand pianiste.

Jack et Dabian bifurquèrent dans un couloir. Soudain Dabian tira Jack en arrière.

(Dabian) :

- Là-bas, c'est Bokobsa ! Il faut pas qu'il nous voit, ça risque de compliquer les choses.

Léo Bokobsa se trouvait à l'autre bout du couloir et demandait à un type :

- Dis, tu sais où est la machine à café ?

- Non, répondit le type.

Bokobsa s'éloigna.

La voie était libre, Dabian et Jack se rendirent d'un pas rapide devant le bureau du co-directeur Bravski. La porte était grande ouverte. À l'intérieur se trouvait un vieil homme assis à son bureau en train de lire des documents et de prendre des notes.

Dabian toqua à la porte (qui était grande ouverte).

(Dabian) :

- Professeur.

Le vieil homme leva les yeux, et une joie se dessina sur son visage.

(Bravski) :

- Dabian ! ça alors ! Qu'est-ce que tu fais ici ? ça me fait plaisir de te voir ! Asseyez-vous toi et ton ami.

Jack et Dabian s'assayèrent.

(Bravski) :

- Alors Dabian, qu'est-ce que tu deviens ?

(Dabian) :

- Professeur, désolé de vous dire ça, mais si je suis venu, ce n'était pas pour une visite de courtoisie. J'ai de grave problèmes, moi et mon ami. On a besoin de votre concours. On doit quitter le pays au plus vite, nos vies sont menacées par des personnes très très haut placées. On a besoin que vous commandiez un jet à l'aérodrome de Orlovets pour que nous puissions quitter le pays.

(Bravski) :

- Dans quoi t'es-tu embarqué encore ?

(Dabian) :

- Je ne peux rien dire.

(Bravski) :

- Je ne sais même pas si tu es dans l'illégalité ou non. Je risque gros si je vous aide.

(Dabian) :

- On a vraiment besoin de votre aide.

Bravski émit un petit reniflement. Il se leva calmement, mis sa casquette-gavroche, enfila son manteau, prit sa canne, et sortit calmement dans le couloir. Il se tenait dans le couloir devant l'embrasure de la porte. Jack ne disait rien et observait en silence, Dabian et lui étaient toujours assis au bureau et observaient Bravski qui se tenait devant l'embrasure de la porte.

(Bravski) :

- Je commence à avoir un début d'arthrose. Mon médecin m'a recommandé de faire une demi-heure de marche tous les jours, mais je ne l'ai jamais écouté. À chaque fois je repousse à plus tard et je ne le fais jamais. Vous savez quoi ? ...Je pense que je vais suivre son conseil.

Bravski commença à s'éloigner, puis s'arrêta. Il se retourna et regarda Dabian et Jack avec un regard perçant. Il ajouta :

- Bien évidemment, vous n'êtes pas censé savoir que les codes et identifiants que vous cherchez se trouvent dans le tiroir du milieu.

Puis Bravski partit.

Jack se jeta vers le tiroir du milieu et commença à l'ouvrir.

(Dabian) :

- Mais qu'est-ce que tu fais !?

(Jack) :

- Je prends les codes dans le tiroir du milieu.

(Dabian) :

- Mais il ne veut pas !

(Jack) :

- Mais bien sûr que si, il veut !

(Dabian) :

- Mais non il a dit que c'était trop risqué.

(Jack) :

- Mais t'es con ?! il est d'accord pour qu'on prenne les codes.

(Dabian) :

- Mais non ! il a dit qu...

(Jack) :

- Écoute, il est d'accord !

(Dabian) :

- Mais il a dit qu...

(Jack) :

- Il est d'accord le mec. J'ai pas le temps de t'expliquer. Ce soir à tête reposée je t'expliquerai. En fait, le mec il est d'accord.

(Dabian) :

- Ah bon ?

(Jack) :

- Mais oui !

(Dabian) :

- Mais pourtant il a dit...

(Jack) :

- Je t'assure qu'il est d'accord.

(Dabian) :

- Ah ?

(Jack) :

- C'est bon j'ai les codes ! je te laisse t'occuper de la réservation.

Jack et Dabian quittèrent sans perdre un instant le bureau de Kravski et marchèrent dans les couloirs. Dabian effectuait les réservations à partir d'une tablette tout en marchant. Soudain ils entendirent quelqu'un maugréer. Ils virent passer dans le couloir deux personnes en uniforme d'agents de maintenance, l'un avait l'air d'être le chef, il avait un air un peu renfrogné (c'est lui qu'on avait entendu maugréer), et l'autre était un jeune qui avait l'air d'être son assistant.

(L'agent de maintenance chef, à l'adresse de son assistant) :

- C'est incroyable qu'on nous fasse nous déplacer un dimanche !

(L'assistant) :

- Pourquoi on nous a appelés ?

(Le chef) :

- Y'a un abruti qu'est resté coincé dans le distributeur de boissons chaudes. Chais pas comment il s'y est pris !

Jack et Dabian se regardèrent, et s'écrièrent d'une seule voix : Léo !!!

Jack et Dabian s'employèrent à quitter le centre culturel, mais eurent le temps d'apercevoir les deux agents de maintenance affairés à déballer leur matériel dans une pièce dans laquelle se trouvait un distributeur de boissons chaudes de la marque Selecta. Le distributeur était floqué de l'illustration-photo d'une dame souriante en train d'admirer une tasse de café qu'elle tenait dans la main. Du distributeur émana une voix en détresse :

- Au secours aidez-moi !

(L'agent de maintenance chef, occupé à sortir ses outils de sa mallette, et s'adressant à son assistant) :

- Steplaît, dis-lui d'arrêter de brailler ou je sens que je vais le laisser dans sa machine !

(L'assistant, face au distributeur, s'adressant à celui qui y était coincé) :

- Comment vous avez fait pour vous retrouver coincé à l'intérieur monsieur ?

Dabian et Jack se trouvaient à l'extérieur du centre culturel.

(Dabian) :

- L'avion nous attendra demain à 11h00.

(Jack) :

- Très bien. Dans ce cas, en attendant demain, on va retourner à Sofia.

(Dabian) :

- Quoi ? dans la gueule du loup ?

(Jack) :

- On est ici dans une région à faible densité. On est trop exposé. Il faut aller se fondre dans la masse.

PALACE CASINO DE SOFIA 23H00

Jack et Dabian étaient dans la chambre d'hôtel. Jack avait volé le permis de conduire d'un bulgare qui ressemblait plus ou moins à Dabian, et Dabian s'en était servi pour réserver une chambre.

(Jack) :

- J'ai besoin de me délasser. Je descend à la salle de casino. Toi par contre tu bouges pas de la chambre.

Jack se tenait dans un hall à quelques mètres face à une grande porte qui ouvrait sur la salle de casino. Il aperçut sur sa droite une grande pancarte affichant le portrait de Léo Bokobsa, il y était inscrit :

CE SOIR 20H00 À L'AUDITORIUM LÉO BOKOBSA – RÉCITAL

Jack entra dans le casino. La salle était bondée de gens en tenue élégante (Jack lui-même était habillé en costume trois pièces sans cravate). Il aperçut alors à une table de baccarat Shannon, une fille qu'il avait fréquentée dix années auparavant. Le monde était vraiment petit. À côté d'elle se trouvait un gars très menu qui avait moitié une tête de rat moitié une tête de beau gosse. Ce n'était pas un simple joueur lambda, il avait l'air d'accompagner Shannon.

(Le croupier) :

- La banque propose 40 000 Levs.

- Je les prends, dit Jack en s'asseyant.

(Le croupier) :

- Banco annoncé.

(Shannon) :

- Jack !?

(Jack, d'un air un peu amusé) :

- Mais qu'est-ce que tu fais là Shannon ?

(Shannon) :

- Deux cartes.

Shannon glissa rapidement deux cartes faces cachées vers Jack, et deux autres cartes vers elles. Jack leva souleva très légèrement ses cartes puis annonça : six.

(Le croupier) :

- Souhaitez-vous une troisième carte ?

(Jack) :

- Je tire.

Le croupier retourna un deux de trèfle. Shannon retourna ses cartes : un 5 de cœur et un 2 de pique.

(Le croupier) :

- La banque est à 7. Le joueur est à 8. La banque est battue.

Shannon se leva de table et partit, visiblement irritée d'avoir perdu l'équivalent de plus de 20 000 dollars. Le type qui avait été à côté d'elle se leva à son tour, jeta à Jack un regard narquois, puis emboîta le pas de Shannon.

Jack se leva à son tour. Il marcha d'un pas nonchalant vers le hall de l'auditorium. Il y avait plein de monde debout dans ce hall. Le récital de Léo Bokobsa venait de se terminer et le public qui était sorti de l'auditorium discutait tout en savourant des flûtes de champagne. Jack accepta une flûte de champagne d'une serveuse lui ayant présenté un plateau.

- Ce Léo Bokobsa est vraiment une personne absolument remarquable !

Celle qui venait de s'exprimer ainsi était une jeune femme de type asiatique. Elle était à côté de Jack. Elle tenait une flûte de champagne à la main, et elle avait prononcé cette louange sans regarder Jack, gardant plutôt son regard dans la direction perpendiculaire, mais c'était bien à Jack qu'elle s'adressait, puis elle se tourna vers Jack.

(La jeune femme asiatique) :

- N'êtes-vous pas d'accord ? *(dit-elle avec un accent chinois)*

(Jack) :

- Et bien je dois dire que je n'ai jamais eu le plaisir d'entendre sa performance, mais d'après les retours qui me sont parvenus, il semble en effet que ce soit un prodige.

(La jeune femme asiatique) :

- Le mot est faible. Il a une façon tellement à lui de revisiter les classiques. Je n'arrive pas à comprendre comment un tel génie peut exister.

(Jack) :

- Dans sa jeunesse il a.....comment dire..... fait corps avec le piano.

(La jeune femme asiatique) :

- Ça ne m'étonne pas ! il sait toucher du doigt l'essence même de n'importe quelle musique qu'il entend.

Shannon apparut alors devant Jack, elle tenait elle aussi une flûte à la main. La jeune femme asiatique salua Jack et prit congé.

(Shannon, à Jack) :

- La dernière fois qu'on s'est vu c'était il y a 10 ans.

(Jack) :

- Ça me fait tellement plaisir de te revoir. Qu'est-ce que tu deviens ?

(Shannon) :

- J'ai monté ma propre boîte. Je suis à mon compte, les choses vont bien pour moi grâce à Dieu. Et toi, tu travailles toujours pour le ministère de la Défense ?

(Jack) :

- J'ai été remercié il y a déjà de nombreuses années.

Jack resta un moment silencieux. Puis il reprit :

- Tu sais. Je n'ai pas été correct la dernière fois. Je suis parti comme ça, sans te fournir beaucoup d'explications. Même maintenant, je vois dans ton regard que t'as l'air de m'en vouloir encore un peu.

(Shannon) :

- Le passé est le passé. Je ne suis pas le genre à me morfondre.

(Jack) :

- J'ai vraiment du mal à croire que le monde soit si petit. Qu'est-ce que tu fais là Shannon ?

(Shannon) :

- Quelqu'un m'a donné rendez-vous dans ce Palace. Un rendez-vous professionnel.

(Jack) :

- Le type que j'ai vu à côté de toi ?

(Shannon) :

- Frédéric ? non, lui c'est juste un compagnon du moment. Je pense pas que ça va durer entre nous, il est gentil mais bon...

(Jack) :

- Qui est le type qui t'a donné rendez-vous ?

(Shannon) :

- Mais en quoi ça te regarde ?

(Jack) :

- C'est une société de quoi que tu diriges ?

(Shannon) :

- Sécurité informatique.

(Jack) :

- Qui est ce type que tu dois voir ?

(Shannon) :

- Jack ! ça commence à devenir très déplacé ta manière d'insister.

(Jack) :

- Ce type il s'appelle Dabian ?

Shannon écarquilla les yeux.

(Shannon) :

- Comment tu sais ça ?

(Jack) :

- Écoute Shannon tu dois absolument me dire ce que te veut Dabian. Ce n'est pas l'ancien petit ami qui te le demande, c'est le soldat. Crois-moi les choses sont très graves.

(Shannon) :

- Il m'a demandé de lui rapporter une clé USB.

(Jack) :

- Comment connais-tu Dabian et qu'y avait-il sur cette clé ?

(Shannon) :

- Dabian est un bon ami, il m'a aidé à monter ma société et m'a prodigué de nombreux conseils. Il y a une semaine, Dabian m'a confié cette clé en me disant de la garder précieusement, en me disant que c'était une question de vie ou de mort. Il m'a contacté il y a cinq heures selon un protocole codé, me demandant de lui apporter la clé au Palace Casino. Au tout début je n'avais pas regardé ce qu'il y avait sur cette clé, mais quand il m'a appelé tout à l'heure, j'ai décidé de regarder ce que contenait la clé en la branchant sur un air-gapped. Cette clé ne contenait absolument rien.

(Jack) :

- Elle était vide ?

(Shannon) :

- Dabian n'aurait pas agi comme ça pour une clé ne contenant rien. Mon instinct me dit qu'il doit s'agir d'une rubber ducky, c'est-à-dire une clé vide en apparence, mais qui injecte automatiquement un script dans le système auquel on la branche.

(Jack) :

- Et tu connais la nature de ce script ?

(Shannon) :

- Non, mais de toutes façons, si la lecture dudit script est protégée selon la protection adéquate, je n'aurai aucun moyen de le lire.

(Jack) :

- Tu l'as sur toi la clé ?

(Shannon) :

- Qu'est-ce qui se passe Jack ? c'est quoi ton lien avec Dabian ?

(Jack) :

- Dabian est dans ma chambre en ce moment. C'est une longue histoire, peut-être je t'en parlerai plus tard, mais je dois savoir où est cette clé.

(Shannon) :

- Je l'ai laissée chez moi. J'en ai marre de me faire mener en bateau par toute cette clique d'abrutis. Donc si Dabian veut sa clé, il devra d'abord avoir une longue conversation sincère avec moi, et après je déciderai si je veux lui rendre sa clé.

(Jack) :

- On est à combien de temps de trajet de ton domicile ?

(Shannon) :

- Cinq heures avec ma voiture.

(Jack) :

- Bon. Ça veut dire qu'on a un timing hyper serré. Écoute-moi, je suis chargé par la DGSE de faire quitter à Dabian le pays et de l'exfiltrer en France. Plein de gens veulent sa peau. On a de très graves problèmes à la DGSE, j'ai pas le temps de te donner tous les détails mais fais-moi juste confiance et fais tout ce que je vais te dire. Je suppose que t'as loué une chambre dans cet hôtel. Monte dans ta chambre, et dis à ton ami Frédéric que tu dois retourner chez toi sans lui. Pendant que tu te prépares pour partir, moi je serai dans ma chambre à avoir une petite discussion avec Dabian pour éclaircir tout ça. On aura tout juste le temps de faire un allez-retour, parce que à 11 heures, moi et Dabian on a rendez-vous au point d'extraction.

(Shannon) :

- En général, un mec qui vient de me débiter tout ce que tu viens de me débiter, je l'envoie bien aller se faire voir. Mais j'ai confiance en toi Jack. Donc ok, je monte me changer, et on va chercher cette clé USB.

Dabian était allongé sur son lit dans la chambre que lui et Jack avaient réservées. La porte s'ouvrit et Jack arriva.

(Jack) :

- C'est quoi cette clé USB que Shannon est censée t'apporter ?

(Dabian) :

- Mais comment tu peux être au courant ?

(Jack) :

- C'est quoi cette clé ?

(Dabian) :

- Un antidote pour désactiver le virus. Il suffit juste de connecter la clé aux ordinateurs cibles, et le virus sera neutralisé de manière irréversible.

(Jack) :

- Pourquoi as-tu confié cette clé à Shannon ?

(Dabian) :

- C'est une clé non verrouillée. Si les français mettaient la main sur cette clé, je ne leur servirai plus à grand-chose, et je ne pourrais plus négocier avec eux. Mais je ne suis pas un criminel. Je suis un spécialiste en cyber offensive, je ne fais que ça, pour moi c'est un vrai challenge. Mais jamais je n'ai causé du tort à qui que ce soit. Puis je me suis dit : "et si j'essayais de prendre le contrôle de tous les systèmes de défense gouvernementaux ? why not ?". Et j'étais sur la voie de réussir. Puis y'a cette organisation criminelle qui est entrée en contact avec moi. J'ai tout de suite compris à qui j'avais à faire. Ils m'ont forcé à terminer le code pour qu'ils puissent en faire usage. Alors oui ils m'ont proposé beaucoup d'argent et oui j'ai accepté. Mais si j'avais refusé leur argent, ils auraient compris que j'étais contre eux, et ça se serait très mal terminé pour moi.

(Jack) :

- Bon. Demain matin, tu quittes l'hôtel à 10h00 précise afin d'arriver à 11h00 exactement à l'aérodrome d'Orlovets. Moi cette nuit je vais faire un aller-retour jusqu'au domicile de Shannon pour récupérer la clé.

Jack frappa à la porte de la chambre de Shannon. C'est Frédéric qui lui ouvrit.

(Frédéric) :

- Ah salut. Elle m'a dit que tu venais.

Jack entra dans la chambre. Il entendait l'eau du robinet de la salle de bain en train de couler.

(Frédéric) :

- Elle est en train de se préparer dans la salle de bain. Il y en a pour quelques minutes.

Jack et Frédéric restèrent quelques secondes silencieux.

(Frédéric, avec un petit air narquois) :

- Alors c'est toi l'ancien petit ami ?

(Jack) :

- C'était il y a très longtemps.

(Frédéric) :

- Écoute-moi, si t'es venu profiter de sa fortune, tu arrives trop tard.

(Jack) :

- Parce que t'es déjà là c'est ça ?

(Frédéric, s'approchant de Jack) :

- Tu vas lui dire quoi ? que y'a que son fric qui m'intéresse ? elle croira simplement que t'es un gros jaloux frustré.

Frédéric s'approcha à 10 centimètres du visage de Jack.

(Frédéric) :

- C'est tout à fait le genre de fille désespérée qui est prête à jeter son argent par les fenêtres pour entretenir des jeunots comme moi juste parce qu'elle se sent trop seule. J'ai pas peur de te déballer tout ça, parce ce que je sais que tu peux pas rivaliser avec un gars comme moi.

La suite alla très vite. L'instant t Frédéric se trouvait devant Jack. L'instant $t+1$ Frédéric se trouvait étalé plusieurs mètres plus loin totalement inconscient. Jack lui avait mis un coup de tête dévastateur à la vitesse de l'éclair.

L'eau du robinet cessa de couler. Shannon sortit de la salle de bain toute guillerette en se séchant les cheveux avec une serviette, elle fredonnait un petit air. Elle ne remarquait pas Frédéric qui était à moitié dissimulé par le canapé.

(Shannon) :

- Bon, on peut y aller. J'espère que tu sais ce que tu fais Jack.

(Jack) :

- En général les choses finissent toujours par s'arranger.

(Shannon) :

- Le ministère français de la Défense a subi une cyber attaque c'est bien ça ?

Jack ne répondit rien.

(Shannon) :

- On va les stopper !

(Shannon, regardant à droite et à gauche) :

- Où est Freddy ?

(Jack) :

- Il est parti sur un coup de tête.

(Shannon) :

- Bon tant pis. Allez ! on perd pas une minute !

DOMICILE DE SHANNON

5H00 du matin

Le domicile de Shannon était une maison sur pilotis. La façade arrière de la maison donnait sur une pente herbeuse, d'environ 45°, avec quelques broussailles ici et là. Cette pente était assez longue.

Shannon ouvrit la porte de sa maison, qui était assez spacieuse. Elle se dirigea vers le milieu du salon et ouvrit le tiroir d'une table basse, et en sortit la clé USB. Jack était à côté d'elle. Soudain Jack vit une silhouette apparaître devant l'embrasure de la porte. Jack sorti immédiatement son automatique APX A1 et tira deux coups en direction de la silhouette, mais celle-ci se mit instinctivement à couvert hors de l'encadrement de la porte et évita les tirs de Jack. Jack attrapa violemment Shannon par le bras et l'entraîna vers la zone cuisine, il se jeta avec elle au sol derrière le comptoir de la cuisine. Au moment même où Jack se fût jeté au sol avec Shannon, des balles sifflèrent au-dessus d'eux. D'après le bruit de détonation, le gars qui leur tirait dessus était muni d'un silencieux, il s'agissait donc d'un assassin professionnel.

Jack était accroupi derrière le comptoir avec Shannon, tenant son APX en main. Jack restait extrêmement silencieux, de même que Shannon, à l'affût du moindre mouvement ou bruit de la part de leur adversaire. Il entendit alors son adversaire lui parler :

- Eh lé gringo ! como esta ?!

C'était une voix très légèrement enrouée, avec l'accent sud-américain. Il s'agissait donc d'un sicario.

(Jack) :

- T'es qui toi ?

(Le sicario) :

- You mapél Pakito. Yé souis ouné touor vénou dou Mexique. On ma bocou parlé dé toa, Yack.

(Jack, s'adressant à voix basse à Shannon) :

- À mon signal tu fonces vers la porte de derrière.

(Jack) :

- Maintenant !

Jack tira en direction de l'endroit où était planqué le sicario (il était certainement planqué derrière un fauteuil), et pendant que Jack tirait, Shannon fonça en direction de la porte de la cuisine et sorti dans le couloir qui se trouvait derrière. Jack se remit à couvert.

Jack aperçut alors à proximité de lui un tuyau souple de gaz qui était relié à la cuisinière. À l'endroit de l'embranchement du tuyau avec la cuisinière était floquée une inscription :

CONDUITE DE GAZ

—

NE PAS FAIRE EXPLOSER LA MAISON

En lisant cette inscription, Jack eut une super idée.

Jack arracha le tuyau. Du gaz commença à s'échapper. Il prit une bouteille de vodka qui se trouvait à côté de lui dans le placard du comptoir de cuisine.

Jack marcha à reculons, à moitié accroupi, en direction de la porte de derrière, tout en laissant la bouteille de vodka qu'il tenait à la main se déverser, de son autre main il tenait son APX et tirait en direction de là où se planquait le sicario.

Arrivé à la porte de derrière, il commença à se mettre à couvert dans le couloir mais au même instant les balles fusèrent, certaines allèrent se ficher dans le chambranle de la porte, d'autres passèrent juste à côté de lui.

Jack était maintenant à couvert dans le couloir avec Shannon, il avait refermé la porte donnant dans la cuisine (cuisine qui elle-même était ouverte sur le salon où se trouvait le sicario).

(Le sicario) :

- Èh Amigo ! Éyourdui, ça yen a être moun anniversaire.

(Jack) :

- Ah ouais ?!

(Le sicario) :

- Si, cé vré.

Jack alluma son briquet et déclara comme pour lui-même :

- Alors joyeux anniversaire connard.

Il mit le feu à la traînée de vodka qu'il avait laissée derrière lui. Il prit immédiatement Shannon par le bras, et il coururent très vite loin de la porte donnant sur la cuisine.

Au même moment le sicario pénétra dans la zone cuisine. Il vit une traînée de flammes commencer à pénétrer dans la cuisine par le dessous de la porte puis vit vers sa droite le tuyau de gaz qui avait été arraché.

Sans perdre une seconde, le sicario souleva une lourde table basse en bois qu'il plaça devant lui à la verticale comme une protection, toute la cuisine explosa, le sicario fut projeté par la baie vitrée avec sa table protectrice devant lui et tomba sur la pente herbeuse qui se trouvait derrière la maison.

(toute ressemblance avec un film d'action sorti en 1995 n'est absolument pas fortuite)

Le sicario était en train de dévaler la pente, son corps roulant sur lui-même. Jack et Shannon vinrent se poster à l'endroit où se trouvait il y a 30 secondes la baie vitrée (qui maintenant était une ouverture béante) et virent le corps du sicario toujours en train de dévaler la pente en roulant sur lui-même.

Shannon, qui observait le sicario (qui n'avait toujours pas terminé de dévaler la pente) demanda :

- Tu crois qu'il va revenir ?

(Jack) :

- Pas aujourd'hui. Il a rempli son quota de conneries pour la journée.

Shannon et Jack revinrent à la voiture. Shannon se plaça derrière le volant. Jack était toujours à l'extérieur à quelques mètres de la voiture. Il observait la maison à moitié en ruine.

(Shannon) :

- Jack, qu'est-ce que tu fais ? Viens !

(Jack) :

- J'arrive.

Jack avait sa main droite posée sur son abdomen près des côtes du côté gauche. Du sang commençait à couler sur sa main. Jack monta en voiture, et ils partirent.

Dans une sorte de vieux locaux (ou entrepôts), un gars, lunettes noires, blouse en cuir noire, l'air assez costaud, se tenait debout sans rien faire. Il avait l'air de monter la garde. À une dizaine de mètres de lui, sur un tabouret était assis un gars chauve, vêtu d'un marcel, hyper baraqué. Il portait une barbe courte et attendait les bras croisés. Il regardait dans une toute autre direction où se trouvait le type aux lunettes noires, ayant l'air d'attendre quelque chose, mais le gars aux lunettes noires, lui, gardait un œil sur le type chauve.

La porte du local s'ouvrit. Johann Skylon arriva, vêtu de son costume-cravate.

(Skylon, s'adressant au type à lunettes noires) :

- C'est lui ? (*demanda-t-il en jetant un regard vers le type chauve*).

(Le type aux lunettes noires) :

- Ouais.

(Skylon) :

- Bon, je vais aller lui parler.

(Skylon, prenant une chaise pour se placer devant le type chauve) :

- Bonjour, je suis Johann Skylon de l'ambassade de France à Sofia.

Skylon s'assit devant le type chauve baraqué, qui gardait les bras croisés.

(Skylon) :

- On a besoin de vos services d'escadron de mercenaires pour éliminer certains individus. Ils vont d'un instant à l'autre prendre un jet à l'aérodrome d'Orlovets en direction de Paris. On n'a pas le temps de les intercepter avant qu'ils décollent. Je sais que vous disposez de deux chasseurs MiG-21MF que vous vous êtes accaparés après la chute du bloc soviétique. Vous devez détruire leur appareil. Sachez que ces individus sont extrêmement nocifs. Ils sont à la tête d'un réseau secret de fréristes musulmans, et ont infiltré toutes les classes politiques et media dans les balkans et tentent un coup d'état pour asseoir leur domination sur les pays de l'est, notamment par des attentats sous faux-drapeaux qu'ils veulent faire porter aux partis nationalistes. Ce n'est pas sans compter sur...

(Le gars chauve, interrompant Skylon d'un geste de la main) :

- Houlà, je suis complètement largué ! je comprends rien à vos explications. Les gars qu'on doit combattre : c'est des méchants ou des gentils ?

(Skylon) :

- Des méchants.

(Le gars chauve) :

- C'est tout ce que j'avais besoin de savoir. On va leur faire la peau.

Shannon conduisait à toute vitesse sur la route de campagne.

(Shannon) :

- Jack ! il faut te conduire à l'hôpital !

Jack était affalé sur le siège passager, sa main posée sur sa plaie par balle à l'abdomen.

(Jack, un peu faible) :

- Non ! tu fonces à l'aérodrome ! c'est un ordre !

AÉRODROME D'ORLOVETS

11H00

Jack et Shannon arrivèrent à pied sur l'air de stationnement des avions de l'aérodrome. Shannon soutenait Jack sur son épaule, il avait du mal à marcher à cause de sa blessure, et était un peu faible.

Soudain Jack vit Dabian avec Léo Bokobsa.

(Jack) :

- Mais qu'est-ce qu'il fout là ? *(dit Jack sur un ton calme, car il n'avait pas assez de force pour s'énerver).*

(Dabian) :

- J'ai croisé Léo au Palace Casino, on a reparlé du bon vieux temps, on a fait la bringue toute la nuit, et finalement il a voulu faire partie du voyage. Je dois dire qu'on est un peu torché là, mais bon on va pouvoir dormir dans l'avion.

En temps normal Jack aurait envoyé Léo Bokobsa bien aller se faire voir, mais il n'avait pas la force de lutter.

Soudain apparut un jeune homme de 25 ans en combinaison de pilote de formule 1.

(Le jeune homme) :

- Bonjour, je m'appelle Jean-Charles Skywalker, je suis votre pilote.

Jack n'avait pas la force de lui répondre. Mais il se dit qu'il valait mieux avoir un pilote qui s'appelât Skywalker plutôt que Flagada Jones.

Sur l'aire de stationnement se trouvaient deux appareils : un Dassault Falcon 10X et un Gulfstream IV de 1988.

(Jean-Charles Skywalker) :

- Bien, le Falcon nous attend. On va...

(Jack, très affaibli) :

- Non. On prend le G-IV.

(Jean-Charles Skywalker) :

- Non, c'est le Falcon qui vous est réservé. Le G-IV n'est presque jamais utilisé.

(Jack, faisant un effort pour parler) :

- C'est le G-IV qu'on prend !

Jack toussota.

(Jean-Charles Skywalker) :

- Ah je vois. T'es le genre vieille école qui ne jure que par les appareils à commandes hydrauliques. C'est pas le moment de faire ses caprices, on...

(Jack l'interrompt) :

- Je suis le genre qui anticipe les imprévus. Ce fumier de Skylon est capable de lancer une attaque à impulsion électromagnétique. Le G-IV peut survivre à une attaque HPM, ce qui n'est pas le cas du Falcon, donc on prend le G-IV ! Exécution !

Jean-Charles Skywalker, Jack, Shannon, Dabian et Léo Bokobsa montèrent dans le Gulfstream IV. Jean-Charles fit décoller l'appareil, puis 30 secondes plus tard enclencha le pilote automatique et vint rejoindre tout le beau monde dans la cabine. Jack était sur un siège côté couloir, assez mal en point, Shannon se trouvait assise à côté de lui. Sur les sièges à côté se trouvaient Dabian et Léo à moitié somnolant. Soudain, du fond de la cabine arriva une adolescente de 14 ans, portant une veste et un sac-à-dos, elle tenait un appareil photo dans les mains. Elle semblait totalement paniquée.

(La jeune ado) :

- Mais pourquoi on a décollé ?!

(Dabian, à moitié éméché) :

- Qu'est-ce que tu fabriques ici ma puce ?

(La jeune ado) :

- Je prenais des photos pour mon stage de 3ème.

(Jean-Charles Skywalker) :

- Merde ! je l'avais oubliée celle-là.euh Marlen, t'as déjà vu la Tour Eiffel ?

15 minutes plus tard, dans la cabine Jack somnolait. À côté de lui était assise Shannon. Jean-Charles dormait sur un siège dans l'autre rangée, un kleenex posé sur les yeux pour cacher la lumière.

Marlen et Dabian étaient dans le cockpit en train d'admirer le tableau de bord. Marlen prenait des photos.

Soudain tous les clignotants émirent une vive lumière puis s'éteignirent, la radio grésilla, les aiguilles des divers appareils de mesures oscillèrent légèrement.

(Dabian) :

- Mince ! Jack avait raison ! on subit une attaque HPM ! Mais alors ça veut dire qu'il y a des chasseurs derrière nous ! Il faut que j'aille prévenir Jack !

Soudain l'avion commença légèrement à piquer du nez.

(Dabian) :

- Marlen, prends les commandes pendant que je préviens Jack !

Marlen prit les commandes toute tremblante. Puis elle ferma les yeux et hurla de peur : JE N'AI JAMAIS PILOTÉ UN AVION DE TOUTE MA VIE AAAAAAAAAAAAAHHH !!!!!!!

Elle bougea le manche dans tous les sens, l'avion se mit à partir n'importe comment.

(Dabian) :

- MAIS ARRÊTE ÇA PAUVRE FOLLE !!!!

Il lui mit une grosse baffe. Marlen tomba à la renverse. Elle cria en direction de la cabine : SKYWALKER AU SECOURS !!!

Jean-Charles apparut dans la cabine (de l'air du mec qui est là en mode touriste) :

- euh il se passe quoi ?

(Dabian) :

- Toute notre électronique est grillée ! on est en manuel, et on est certainement poursuivi par des chasseurs !!!

Une main se posa sur le manche. C'était Jack.

(Jack) :

- On pique vers le sol et on trouve une autoroute pour atterrissage en catastrophe !

Jack poussa le manche.

TROIS MOIS PLUS TARD

Jeannette était confortablement sur son fauteuil en train de manger un sorbet aux fraises dans un bol avec une cuillère. Elle regardait une chaîne d'info dans laquelle un présentateur interrogeait un expert.

(Le présentateur) :

- Alors il y a de nouvelles infos au sujet de cet accident spectaculaire qui a eu lieu il y a 3 mois où un jet privé s'est posé en catastrophe sur une route nationale en Yougoslavie faisant de nombreux dégâts, de nombreuses voitures accidentées, des lampadaires arrachés, le jet lui-même a été coupé en deux. Il avait terminé sa course sur un festival de Metal qui venait de se terminer quelques heures plus tôt. Des dizaines de millions de dégâts, mais grâce à Dieu, aucune victime à déplorer.

(L'expert) :

- Oui. On n'a jamais su qui pilotait l'avion et qui étaient les personnes présentes dans l'avion. C'est un véritable mystère, comme une sorte d'omerta. Mais selon une source anonyme, accrochez-vous bien, il semblerait que le célèbre pianiste Léo Bokobsa fût l'un des passagers de l'avion. Un pompier l'aurait extrait des conduits de canalisation, dans lesquelles il était visiblement encastré, ce qui témoigne vraiment du choc de cet atterrissage. Mais tout cela est à prendre avec des pincettes.

ÉPILOGUE CONCERNANT JACK :

Dans un village perdu de la région d'Hokkaido (Japon), Jack était assis sur les marches d'une vieille taverne en bois. Il buvait une bouteille de sake. À ses pieds se trouvaient huit gars étendus au sol qui venaient de se faire dérouiller.

Arriva alors un type. Il regarda les huit hommes à terre d'un air amusé.

(Le type, s'adressant à Jack) :

- C'est toi qui les a défoncés ? ce sont mes hommes. Je m'appelle Yusuke Takeshima, de l'École du Dragon Céleste. Et toi, à quelle école appartiens-tu ?

Jack se leva et répondit :

- L'école des combats réels.

(Yusuke) :

- L'école des combats réels ? c'est le nom d'une école ça ?

(Jack) :

- Non. C'est juste moi qui me frite avec tout le monde.

FIN CONCERNANT JACK.

ÉPILOGUE CONCERNANT DABIAN :

Mike Jereecan, un afro-américain membre du Bureau Fédéral (FBI) escortait Dabian. Ils étaient tous les deux seuls dans une petite ville péri-urbaine de la côte Est, mi-ville mi-campagne. Le soleil était en train de décliner et le ciel prenait une teinte rosâtre.

(Mike Jereecan) :

- Vous avez rendu de sacrés services pour le FBI ces trois derniers mois. Moi et mon équipe on ne saura jamais trop vous remercier.

(Dabian) :

- Mais le procureur a quand même décidé de m'inculper malgré tout. L'aventure se termine là. C'est dommage, je prenais plaisir à travailler pour vous.

Mike Jereecan ne répondit pas. Il gardait pensif les yeux dirigés vers l'horizon. À une centaine de mètres se trouvaient une petite fête foraine, avec une grande roue et une camionnette qui vendait des hamburgers (*food-truck*).

(Mike Jereecan) :

- Ma femme va souvent dans ce food-truck manger des hamburgers. Elle n'arrête pas de me tanner en disant qu'il faut à tout prix que j'essaye ces hamburgers. Moi à chaque fois je dis ok, mais je repousse sans arrêt jour après jour et au final je n'en ai jamais goûté. Vous savez quoi ?je pense que je vais me laisser tenter et goûter un de ces succulents hamburger, avec des oignons finement coupés et frits à la poêle, eeeeeeh ouiiiiiiiiis ça va être délicieux.Bien évidemment, il est fort possible que pendant que je suis occupé à me régaler, je sois totalement distrait et que vous échappiez à ma surveillance, pendant disons.....15 minutes ? Bon allez, je vais aller manger un hamburger.

Mike Jereecan s'éloigna en direction du food-truck.

[15 MINUTES PLUS TARD]

Mike Jereecan revint sur le lieu et aperçut Dabian qui n'avait pas bougé de là.

(Mike Jereecan, étonné) :

- Mais qu'est-ce que vous faites là ?

(Dabian) :

- Comment ça ?

(Mike Jereecan) :

- Pourquoi vous êtes pas parti ?

(Dabian) :

- Fallait que je parte ?

(Mike Jereecan) :

- Mais casse-toi connard !

Dabian partit, courant vers le soleil couchant, soleil de la liberté, vers de nouveaux horizons.

FIN